Toute la pratique sociale se réduit à l'emploi plus ou moins rationel que les hommes font de leur liberté individuelle, qu'ils n'enchainent qu'au prix d'avantages plus grands. Il ne peuvent, ils ne doivent obéir qu'à la loi consentie par tous. Le radicalisme le plus complet est aussi le plus logique, et ce sentiment est tellement empreint au fond des nobles cœurs, qu'on entend souvent les véritables citoyens s'écrier : *Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium!* (J'aime mieux une liberté périlleuse qu'une paisible servitude).

Mais nous l'avons dit, il y a une classe égoïste et lâche qui préfère le servage tranquille aux dangereuse la liberté ; courbée vers les intérêts matériels et sans besoins moraux, elle se laisse opprimer parce que la résistance serait un effort qui coûterait à sa paresse ; elle achète son repos aux dépens de son honneur ; elle fuit au lieu de se défendre ; ou bien, lorsqu'un jour elle ouvre la bouche pour se plaindre, voilà qu'elle se la laisse fermer aussitôt par le premier gâteau qu'on y jette. Cette race craintive aime à vivre de budget et s'endort dans une coupable négligence de ses droits. Souvent il lui arrive de faire comme ces créanciers qui acceptent des transactions avec leurs débiteurs et se contentent de la moitié de ce qui leur est dû de peur de s'engager en des procès. Elle se laisse maltraiter par des agens de toute autorité, sans se relever contre eux ; elle ignore jusqu'à quel point les principes de la liberté individuelle doivent être respectés ; elle ne sait pas lutter contre les suggestions de ceux de qui elle dépend. Elle n'a, en un mot, nul courage politique. C'est de cette masse inerte, sans désir et sans volonté, que le Dante a dit : *"Non parlons pas, passons!"*

Il est permis au poète d'affecter un air de dédain et de jeter le mépris à ces êtres sans chaleur, à ces automates de l'existence, à ces piliers de toutes les antichambres, à ces trembleurs de tous les régimes ; mais cela n'est pas permis au publiciste. Il faut qu'il s'en occupe : il lui importe de secouer ces natures engourdies, de les réveiller, de les ramener au sentiment de leur indépendance et aux intérêts de l'humanité. Il s'agit ici d'une lutte sérieuse engagée par les moyens légaux, contre une mauvaise direction imprimée aux affaires de la nation. Les membres de la chambre des députés doivent être les élus du peuple et non les créatures des ministres.

Le roi, en dissolvant la chambre, use de son droit qui est de consulter attentivement les vœux du pays. En renvoyant cette chambre et en la complimentant des mêmes élémens et même d'élémens plus négatifs, [illegible] prouve qu'il apprécie la liberté civile et politique, qu'il [illegible] les rouages de la machine représentative, et qu'il ne veut pas que sa souveraineté soit une déception

Nous avons cru devoir, dans un recueil spécialement destiné à des localités où les esprits manquent de cette ardeur entretenue par le foyer constant d'opposition qu'on rencontre dans une capitale sur laquelle toute l'attention du pays est fixée, nous avons cru devoir rétablir d'abord ces simples notions de liberté. Des honteuses élections qui ont eu lieu dans quelques électorats de véritables bourgs-pourris, nous impo-sent l'obligation de raffermir les esprits incertains, de retremper les faibles afin de prémunir les citoyens contre les brigues de tous ces intrigans dont ils sont ordinairement entourés. Espérons que les progrès de la science publique répandront ce courage civil et politique, si rare encore parmi nous ; mal-heureuse et grande vertu qui va si bien à un peuple digne et intelligent, et la seule aussi qui assure son bonheur!

HIPPOLYTE LUCAS,
rédacteur du *National*

LE FANTASQUE.
QUÉBEC, SAMEDI 1 OCTOBRE, 1842.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châtie.

PETITE SCÈNE.

OU-PAS-VOIR LE COMMENCEMENT DES

tribulations d'un premier jour d'office.

(*La scène est à Kington dans un hôtel ; devant une table est un fauteuil ; dans le fauteuil est étendu un homme ; à la bouche de cet homme est une pipe éteinte ; à sa main droite est un cornet ; à sa gauche une plume à demi taillée, ce qui montre qu'on s'occupe à la façon des diplomates décrits par maître Ygrec Derrière Thomas en question estun autre homme qui en mais les agréables emplois de valet de chambre de l'intérieur et de messager du dehors. On entend fréquemment dans la rue le galop d'un cheval ou le roulement de voitures. On devine sans peine que l'homme occupé à occuper le fauteuil est un employé de nouvelle création*)

L'OFFICIER MINISTERIEL, *au messager de service derrière lui.*—Dis-moi donc, sapreloite, ce que signifient ces quadrupèdes qui passent et rattellement devant l'hôtel.

Le Messager à la fenêtre.—Ce sont des courriers venir-à terre qui s'en vont tout droit à Alwington House. Celui qui vient d'arriver m'a l'air d'un valet bien payé pour arriver pr omptement ; c'est sans doute l'envoyé d'un solliciteur d'emplois ; le tems presse et le premier qui parle a la meilleure chance ; le voilà il arrive ; c'est le deuxième depuis une demi heure. Ah! j'en vois venir un autre ; je crois que c'est un espion secret ou un agent électoral, je vois cela à son air patelin. Il se dirige....

L'officier.— Eh parbleu ici, chez le secrétaire du conseil ! je suis bien content ; bon ! oui ! je ne serais pas fâché de voir comment un espion de cabinet a le nez fait ; ce sera le premier depuis mon entrée en fonctions.

Le Messager.—J'ai tout lieu d'avoir à détromper votre honneur là-dessus, car la cheval ne s'est pas arrêté et je crois qu'il continue sa route jusqu'à Alwington House où son Excellence l'attend.

L'Officier.—Le cheval ?

Le Messager.—Non, votre honneur, le gouverneur.

L'Officier.—Le gouverneur attend le cheval ?

Le Messager.—Pardon, votre honneur, j'ai eu l'honneur de dire à votre honneur que son Excellence attend l'espion qui monte le cheval.

L'Officier.—Ah ! c'est à-dire l'espion que le cheval monte à Alwington House. Entendons-nous. En politique il ne s'agit que de s'entendre. Saperlotte ! dès qu'on s'entend tout va bien. Mais fichtre, je crois qu'on se moque de moi ; il me semble que l'espion aurait dû entrer ici ; n'est-ce pas à moi, secrétaire du cabinet, à prendre connaissance avant tous les autres de ce qui a quelque affaire avec le gouvernement ; car enfin suis-je secrétaire ou ne suis-je pas secrétaire, répondez.

Le Messager.—Certainement que vous l'êtes, à coup sûr. Vous l'êtes autant qu'on peut l'être et je défierais aucun anglais de l'être plus que vous ne l'êtes.

L'Officier.—Certainement ! quoique je n'ai encore touché aucun émolument.... Je crois qu'il aurait été prudent de commencer par-là. Mais quel est encore ce cheval ?

Le Messager.—C'est un solliciteur.

L'Officier—Et il en dirige ?

Le Messager.—A Alwington House.

L'Officier.—Et cet autre ?

Le Messager.—C'est une dépêche d'Angleterre par les Etats Unis.

L'Officier—Et elle se dirige ?

Le Messager.—A Alwington House.

L'Officier.—Voilà qui est vraiment extraordinaire !

Le Messager.—Mais non, c'est fort ordinaire ; c'est toujours comme cela.

L'officier.— Ah ! à la bonne heure ! C'est différent. Il faut convenir que c'est un poste très-important que j'occupe ici ; je suis admirablement placé pour tout voir comme secrétaire du cabinet ; il n'est pas une dépêche, pas un solliciteur, pas une révélation qui ne me passe par ...devant le nez. Il y a cependant une chose qui me vexe foncièrement, sapréchin. C'est de n'avoir pas encore eu le plus petit diplomate, pas le moindre espion, pas le plus diminutif agent secret, pas le plus grêle solliciteur, il me semble cependant que ce serait à moi.... n'aurions-nous pas par hasard quelqu'influence sur les délibérations du... Eh mais quel est ce bruit dans l'escalier. *Le messager, après être allé voir ce qui faisait pareil tapage.*—Votre honneur va être satisfait. Ce sont trois messieurs, des habitués de l'antichambre du gouverneur et qui n'ayant rien obtenu directement de son Excellence viennent voir si vous serez aussi heureux pour eux que vous l'avez été pour vous Je vais vous les présenter. Ils ont manqué se casser les jambes tant ils voulaient gagner rapidement votre porte.

L'officier.—Ah ! bon ! voila que ça commence! ah la bonne heure ! ils veulent des places ! mais qu'ils s'y frottent saperlotte ; il n'y en a pas trop pour nous autres. Entrez !

Le Messager. annonçant à gorge déployée.—Mister Badluck de Montréal, un brave libéral réformiste (*tout bas* à l'oreille de l'officier) c'est un tory farcené ; un de ces anglais renforcés qui veulent égorger les canadiens (*Haut*) Monsieur Lacourbette, du Bas Canada ; un bon, loyal désintéressé et fidèle sujet canadien-français de Sa Majesté britannique (*A l'oreille de l'officier*) Une canaille de rebelle, un traître qui ne fait que calomnier notre nouvelle administration et qui dit qu'elle ne vaudra pas mieux que les précédentes, parceque, comme elle, nous ne lui avons encore rien donné.

[Les deux solliciteurs entrent, en saluant jusqu'à terre ; mais arrivés au grand jour ils se reconnaissent, se font les gros yeux ; Mr. Badluck se met en position de boxer et Mr. Lacourbette lève son bâton.]

Le messager les arrêtant. Que faites-vous messieurs ? Arrêtez ! respectez un peu le lieu où vous êtes.

L'Officier.—Là, là, eh, eh, messieurs ! laissez donc là vos querelles ; on ne gagne rien avec des coups ; voyez plutôt nous autres ; entendons nous tranquillement ; ne soyez pas si prompts saperlotte ! vous êtes pires que de la chaux vive, sapréchin ! Contez-moi vos affaires sans vous fâcher ; parlez l'un après l'autre ; eh ! fichtre ! nous viendrons à nous entendre ; monsieur est tory anglais, bon ! vous êtes patriote canadien, oui ! je suis juste-milieu, là ! morbleu l'affaire peut s'arranger ! Voyons Mister Badluck quel sujet vous amène.

Mr. Lacourbette (à part.) Là, l'anglais le premier, c'est juste ! poli pour l'ennemi ; c'est dans l'ordre. Allons ! encore des vendus ! ceux-là ne feront pas mieux que les autres.

Mr. Badluck—Moa va dire à vo qué (*à part entre les dents*) g—d— french talk (haut) moa prié lé honnor à vo de havoar lé goodness de voloar ecoter moa. (*à part entre les dents*) blast the ignorant canadian, (haut) moa respectuous, por le honor qué His Excellency the Governor Général avé conféré à vo et au bon loyal sujets canadians de son majesty en appointant vo greffier de la conseil exécoutif...

L'officier — Que dites-vous mon ami, je ne vous comprends point du tout.

Mr. Badluck (*entre ses dents*)—Oh ! the fronchified scoundrel, (*haut.*) Well, mon prier vo de escouser mon bad french et soupplier le honor a vo pour voloar.....

L'officier.— Eh ! mon ami speak engli-h ; [illegible] nous ne voulons plus de distinctions nationales a présent no national distinctions now, l'anglais est bien certainement la langue qu'on doit parler dans ce pays ; parlez, parlez ; je vous comprendrai bien, speak english.

Mr. Lacourbette (*à part.*)—C est ça, l'anglfietoi mon garçon ! allons, je le disais bien, ça ne ne vaudra pas mieux que les autres.

Mr. Badluck, parlant anglais.—Je suis flatté de voir que vous ne déclarez point la guerre à mon parti puisque vous parlez notre langue. Je vions donc vous dire que j'ai été choisi par le parti anglais de Montréal, comme parlant le mieux le français, pour venir vous faire franchement des propositions de sa part et vous prier de les soumettre aux autres membres du conseil exécutif. Les voici :— Nous consentirons à appuyer votre administration et les réformes que vous croiriez devoir introduire, à condition que vous nous donnerez les quatre cinquièmes des emplois de profit dont vous aurez la distribution ; vous pourrez donner toutes les places d'honneur à vos compatriotes et le reste à ceux d'entr'eux que nous vous dé-ignerons. Sans cela guerre à mort ; nous n'aurons pas de tranquilite que nous ne vous ayons culbutés ; vous vous souvenez du Doric Club, des canabiaiers de Tom, etc. suffit.

L'officier.— Hum ! ça mérite considération ! hum ! j'en parlerai aux autres ; hum ; hum ! j'avoue qu'il est juste que parcequo nous sommes canadiens-français nous ne devons pas avoir toutes les places ; cela ne serait pas généreux et je serais bien disposé à oublier le passé, à ne pas exercer de vengeance ; à laisser les choses telles qu'elles sont ; mais fichtre que diraient.... au fait je m'inquiète fort peu de ce qu'on dira quand j'aurai fait mon devoir (*à part*) le premier devoir d'un homme d'Etat c'est de rester en place. (Haut) monsieur vous pourrez dire à vos amis qu'ils attendent ; que je ne puis pas décider cela tout seul, mais que je suis bien décidé à faire tout en mon pouvoir pour que tout le monde soit content. (*A Mr. Lacourbette*) Now it is your turn sir, tell me what you want, quick. Je suis très pressé.

Mr. Lacourbette, surpris d'être ainsi interpellé au moment où il ne s'y attendait pas, parle en balbutiant.—Pppppardonnez la lib-lib-lib-liberté qqqqque jjjj'ai é-é-é o-o-o-osé.

L'Officier.—Speak english, speak english (*à part*) ces gens-là pensent-ils que j'ai le tems d'écouter tout leur baragouinage, (*haut*) speak, english, I tell you.

Mr. Lacourbette.—(à part) Eh ben me v'là